

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 13

Artikel: L"immortelle aimée" : à propos de Louis van Beethoven (1770-1827) [à suivre]
Autor: Humbert, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068763>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

M. Edouard Combe nous ayant offert sa démission de rédacteur en chef, nous l'avons acceptée, tout en le remerciant des services qu'il nous a rendus à nos premiers débuts. A partir de ce jour, M. Georges Humbert, professeur au Conservatoire de Genève, fondateur et rédacteur du premier journal musical de la Suisse romande, a bien voulu se charger de la direction artistique de la *Vie Musicale*, sous notre propre responsabilité, tant au point de vue de la rédaction qu'à celui de l'administration.

Lausanne, le 1^{er} mars 1908.

FOETISCH FRÈRES (S. A.)

Editeurs responsables de la « *Vie Musicale* ».

L'« IMMORTELLE AIMÉE »

A propos de Louis van Beethoven (1770-1827)

Sur le seuil même du XIX^{me} siècle, l'œuvre de Beethoven s'élève en un élan superbe d'expression de toutes les forces que l'âme humaine renferme. Issue d'une sensibilité que la vie affina — alors que si souvent, au contraire, elle l'émousse —, elle se dresse, cette œuvre, comme une apothéose vivante de l'humanité, marchant à la joie par la souffrance. Pour réaliser cette parole de foi et d'énergie morale, pour la réaliser dans la vie et dans l'œuvre d'art, il fallut que le maître possédât au plus haut degré la faculté d'être ému et d'émouvoir à son tour. Héritage précieux de sa mère qu'il aimait — souffrante, presque mourante ! — d'une affection profonde, et qu'il perdit très jeune encore, cette faculté fut alimentée par un « immense besoin de tendresse ». Dans une lettre au Dr von Schaden, d'Augsbourg, lettre datée de Bonn, le 15 du mois d'automne 1787, Beethoven écrit :

« Depuis mon départ d'Augsbourg, ma joie et avec elle ma santé ont commencé à décliner ; à mesure que j'approchais de ma ville natale, je recevais de mon père des lettres me conseillant de voyager plus vite que de coutume, car ma mère n'était pas dans un état de santé favorable ; je me hâtai donc autant que je le pus, car j'étais moi-même indisposé : le désir de pouvoir encore une fois voir ma mère écarta tous les obstacles et m'aida à surmonter les plus grandes difficultés. Je trouvai encore ma mère, mais dans l'état de santé le plus misérable ; elle avait la phtisie et finit par mourir, il y a environ sept semaines, après avoir supporté bien des douleurs et bien des peines. Elle était pour moi une mère si bonne, si aimante, ma meilleure amie. Oh ! qui donc était plus heureux que moi, alors que je pouvais encore prononcer le doux nom de mère, et qu'il était entendu..... »

BIBLIOGRAPHIE : Dr A. C. Kalischer, *Die "Unsterbliche Geliebte" Beethovens* (Dresde, 1891) ; Ludwig Nohl, *Eine stille Liebe zu Beethoven* (Leipzig, 1875) ; Mariam Tenger, *Beethoven's Unsterbliche Geliebte* (Bonn, 3^{me} éd. 1903) ; T. de Wyzewa, « La jeunesse de Beethoven », dans *Beethoven et Wagner* (Paris, 1898) ; etc. etc. — A lire : Romain Rolland, *Beethoven*, un chef-d'œuvre de biographie psychologique, en quelques pages. — Pour la correspondance, tout en reconnaissant pleinement les mérites de la traduction que M. Jean Chantavoine en a donnée, en extraits (*Correspondance de Beethoven*, Paris, s. d.), nous n'avons pas cru devoir nous y tenir exclusivement. Rien de plus aisé que de remonter à la source même, surtout depuis que nous possédons l'excellente édition du Dr Kalischer (Berlin, Schuster et Loeffler, en cours de publication).

Peu après cette mort, dont il fut profondément affecté, Beethoven reporta sa tendresse sur Madame von Breuning — l'une des protectrices les plus dévouées de sa famille — et sur sa fille Eléonore qui épousa plus tard le Dr Wegeler, un ami d'enfance de notre musicien. De Vienne, où il était allé se fixer en 1792, le jeune compositeur, envoyant à Eléonore de Breuning les douze variations sur un air des « Noces de Figaro », lui disait entre autres :

« Acceptez cette petite chose et pensez qu'elle vient d'un ami... Oh ! si seulement elle vous fait plaisir, mes vœux seront entièrement satisfaits. Que ce soit un petit rappel de l'époque où je passais tant et de si bonnes heures dans votre maison ; peut-être cela entretiendra-t-il mon souvenir en vous, jusqu'à ce que je revienne un jour, ce qui ne sera sans doute pas de sitôt. Oh ! combien nous nous réjouirons alors, ma chère amie ; vous trouverez en votre ami un homme plus joyeux, en qui le temps et un destin meilleur auront effacé les rides que lui avait faites un destin contraire..... » (2 novembre 1793)

Ah ! la vie ne fut pas aussi clémente que Beethoven lui-même l'avait espéré ; néanmoins sa foi en l'avenir fut justifiée en un point : il ne connut jamais les rides du cœur. Une bonté exquise, un dévouement sans bornes, des amitiés sûres et solides, des amours passionnées mais d'une grande pureté entretenaient en cet homme de génie — en dépit des souffrances physiques, en dépit des difficultés de tous genres — une confiance inébranlable en sa vocation, une force morale quasi herculéenne, une « ardente joie de vivre ».

« Oh ! si j'étais délivré de ce mal [la surdité tôt venue et qui s'aggrava rapidement !] — écrit-il au même Dr Wegeler, le 16 novembre 1800 —, j'étreindrais le monde ! Ma jeunesse, oui, je le sens, elle ne fait que commencer ; n'ai-je pas toujours été souffrant ? Ma force corporelle augmente depuis quelque temps plus que jamais, et de même les forces de mon esprit. Chaque jour j'approche du but que je pressens mais que je ne puis décrire..... Je veux saisir le destin par la gueule ; il ne me terrassera certainement pas tout à fait. — Oh c'est si beau de vivre la vie mille fois !..... »

Voulez-vous savoir quel est le secret de cette force, de cette ardeur, faite avant tout d'espoir juvénile ? Lisez quelques lignes plus haut, dans la même lettre, véritable document confidentiel à l'adresse d'un ami éprouvé :

« Je vis à présent de nouveau d'une façon un peu plus agréable, car je me mêle davantage aux hommes. Tu peux à peine croire quelle vie désolée, triste, j'ai menée depuis deux ans ; la faiblesse de mon ouïe m'est apparue partout comme un spectre, je fuyais les hommes, je devais passer pour misanthrope et je le suis cependant si peu. — Ce changement est l'œuvre d'une chère enchantresse (*ein liebes zauberisches Mädchen*) qui m'aime et que j'aime ; ce sont, depuis deux ans, de nouveau quelques instants de bonheur, et, pour la première fois, je sens que le mariage pourrait me rendre heureux ; malheureusement elle n'est pas de mon rang — et maintenant — je ne pourrais certainement pas me marier ; — il faut, pour le moment, que je fasse encore bravement ma besogne..... »

De ce fragment on a rapproché — à tort ou à raison, nous le verrons plus loin — une autre lettre, plus confidentielle encore. « Les lettres d'amour, a-t-on dit, ne devraient jamais avoir qu'un seul lecteur », et Victor Hugo écrivait un jour à sa fiancée : « Les plus fortes preuves de l'amour sont une foule de choses imperceptibles pour tout autre que pour l'être aimé. » Je veux bien, mais à la lumière de quel flambeau descendrions-nous jusque dans le tréfond d'un être, si nous ne possédions ces cris du cœur qui se donne sans reste, ces effluves de l'âme en proie aux sentiments les plus puissants et les plus doux.

Voici donc cette lettre, lettre d'amour qui forme avec l'épître au Dr Wegeler, du 16 novembre 1800, et avec le fameux testament de Heiligenstadt, du mois d'octobre 1802, une sorte de trinité littéraire, indispensable à qui veut connaître l'homme Beethoven. En elle-même, du reste, cette lettre semble un vivant triptyque, car elle fut écrite en trois fois :

« Le 6 juillet au matin.

« Mon ange, mon tout, mon moi — rien que quelques mots aujourd'hui, et avec un crayon — (avec le tien). Demain seulement mon logement sera retenu définitivement, quelle misérable perte de temps dans ces affaires. — Pourquoi cette tristesse profonde, quand la nécessité parle. — Notre amour peut-il vivre d'autre chose que de sacrifices et de renoncements ? Peux-tu rien changer au fait que tu n'es pas toute à moi, que je ne suis pas tout à toi — Ah ! Dieu, regarde la belle nature et apaise ton cœur sur ce qui doit arriver — l'amour exige tout absolument à bon droit, *il en est ainsi pour moi envers toi, pour toi envers moi* — mais tu oublies si facilement que je dois vivre pour moi et pour toi — si nous étions tout à fait réunis, tu éprouverais cette douleur aussi peu que moi — Mon voyage a été terrible — je ne suis arrivé qu'hier à 4 heures du matin, comme on manquait de chevaux, la poste choisit une autre route, mais quel chemin terrible, à l'avant-dernière station on me conseilla de ne pas voyager de nuit, on voulut m'effrayer en me parlant d'une forêt, mais cela ne fit que m'exciter davantage — et j'eus tort, il a fallu que la voiture se brisât sur ce chemin terrible, sans fond, un simple chemin de campagne, sans des postillons comme ceux que j'avais, je serais resté en route — Esterhazi, sur l'autre chemin, habituel, avec 8 chevaux, a eu le même sort que moi avec quatre — pourtant j'ai eu en retour un certain plaisir, comme toujours lorsque je surmonte heureusement quelque chose. — Maintenant, vite, du dehors en nous-mêmes ; nous nous verrons sans doute bientôt, et je ne puis te communiquer aujourd'hui les réflexions que j'ai faites sur ma vie, pendant ces quelques jours. — Si nos cœurs étaient toujours l'un contre l'autre, je n'en ferais sans doute pas de pareilles, ma poitrine est pleine d'un tas de choses à te dire — ah ! — il y a des moments où je trouve que la parole n'est rien encore — égaie-toi — reste mon fidèle, mon unique trésor, mon tout, comme moi pour toi. Il faudra que les dieux arrangent le reste, ce qu'il nous faut et ce qui doit être pour nous. —

Ton fidèle

ludwig.

Le soir, lundi, 6 juillet.

Tu souffres, toi, mon être le plus cher — j'apprends à l'instant qu'il faut donner les lettres le matin, de très bonne heure. Lundi — jeudi — seuls jours où la poste parte d'ici pour K. — Tu souffres — ah ! là où je suis, tu es aussi avec moi, avec moi et toi je ferai que je puisse vivre avec toi, quelle vie !!! ainsi !!! sans toi — poursuivi par la bonté des hommes ici et là, bonté que je pense — aussi peu vouloir mériter que je ne la mérite. — L'humilité de l'homme devant l'homme — elle me fait mal — et si je me considère dans mon rapport avec l'univers, que suis-je et qu'est celui — qu'on nomme le très grand — et cependant — voilà bien ce qu'il y a de divin dans l'homme — je pleure en pensant que tu ne recevras que samedi des nouvelles de moi — si fort que tu puisses m'aimer — je t'aime encore plus fort — cependant ne te cache jamais de moi — bonne nuit — étant aux eaux il faut que j'aie dormi [ici deux mots biffés, illisibles]. Ah Dieu — si près ! si loin ! n'est-ce pas un véritable édifice céleste que notre amour — mais aussi solide que la voûte des cieux.

Bonjour, le 7 juillet —

encore au lit, mes idées se pressent déjà vers toi mon Immortelle Aimée, de-ci, de-là joyeuses, puis de nouveau tristes, attendant du destin, s'il nous exaucera — je ne puis vivre qu'entièrement avec toi ou pas du tout, oui, j'ai résolu d'errer au loin, jusqu'à ce que je puisse voler dans tes bras, me dire tout à fait chez moi auprès de toi, élever mon âme, entourée par toi, jusqu'au royaume des esprits — oui, malheureusement il le faut — tu prendras courage, d'autant plus que tu connais ma fidélité envers toi, jamais une autre ne peut posséder mon cœur jamais — jamais — ô Dieu, pourquoi faut-il s'éloigner de ce que l'on aime ainsi, et pourtant ma vie à V. telle qu'elle est maintenant est une vie misérable — Ton amour a fait de moi l'homme le plus heureux et le plus malheureux à la fois — à mon âge (*in meinen Jahren*) maintenant j'aurais besoin de quelque uniformité, égalité de vie — peut-elle exister dans notre liaison ? — Ange, je viens d'apprendre que la poste part tous les jours — et il faut donc que je termine, pour que tu reçoives cette l[ettre] tout de suite — sois calme, ce n'est qu'en envisageant avec calme notre existence que nous pourrions atteindre notre but : vivre ensemble — aime-moi — aujourd'hui — hier — quels désirs et quelles larmes pour toi — toi — toi — ma vie — mon tout — adieu — oh ! aime-moi encore — ne méconnais jamais le cœur très fidèle

de ton aimé

L.

ewig Dein
ewig mein
ewig unss. »⁴

⁴ « Éternellement à toi, éternellement à moi, éternellement à nous. » Le manuscrit original de cette lettre appartient à la Bibliothèque royale de Berlin et fait partie des papiers de la succession de Schindler.

Et maintenant une question s'impose : à qui ce triple message fut-il adressé ? Quelle en fut l'heureuse destinataire ? Les uns répondent Giulietta Guicciardi, future comtesse de Gallenberg ; d'autres Thérèse de Brunswick ; d'autres enfin, Madeleine Willmann, une jeune cantatrice que le maître avait connue à Bonn. Nous verrons le cas qu'il convient de faire de ces hypothèses. Quoi qu'il en soit, ces trois personnalités féminines jouèrent — au milieu de plusieurs autres : Eléonore de Breuning, déjà mentionnée, Thérèse Malfatti, Bettina Brentano, Amélie Sebald, etc. (Wegeler n'a-t-il pas dit qu'il ne connut jamais Beethoven « sans une passion portée au paroxysme » !) — dans la vie sentimentale du maître un rôle tel que leur silhouette se projette clairement sur son œuvre.

(A suivre)

Georges HUMBERT.

LA VIE MUSICALE publiera dans son prochain numéro un
article de M. Th.-L. Leeman, sur „Le Trac“.

DES ÉTUDES !

Les progrès immenses que la facture du piano réalisa à la fin du XVIII^{me} et dans les premières années du XIX^{me} siècle, grâce à l'invention, par Sébastien Erard, de la mécanique à répétition, donnèrent au jeu du piano et à la composition pour cet instrument une impulsion considérable. S'il est vrai que, dans ses dernières sonates surtout, Beethoven exploita la presque totalité des ressources du clavier, pour les mettre au service de l'Idée, il n'en est pas moins certain que les bases solides de la technique moderne du piano furent posées par des musiciens de second ordre, par ceux que l'on a appelés les *maîtres de l'étude*¹. Ces maîtres, chacun les connaît — les pianistes, par une rude expérience ! —, ce sont les Muzio Clementi, les J. B. Cramer, les Thalberg, les Henselt, les Czerny même. Leur rôle consista à classer, à préciser, à mettre en lumière les difficultés du jeu du piano et, parfois même — mais exceptionnellement — à enrichir le trésor des procédés de l'expression musicale sur cet instrument spécial.

En même temps surgissait l'école des impressionnistes, en musique, grands amateurs de petits morceaux, c'est-à-dire d'œuvres de dimensions restreintes, presque toujours caractéristiques et destinées à contribuer pour une large part à la diffusion des tendances romantiques. Les uns parmi ces représentants du romantisme au piano furent de simples talents, tels Franz Hünten, Henri Herz, H. Litolf, Ludwig Berger ou John Field, le plus distingué de tous, quoi qu'en ait dit Chopin qui prétendait que sa musique (il entendait évidemment par là les vingt « Nocturnes ») était « de la musique pour chambres de malades » ; — d'autres se sont élevés, sur les ailes du génie, jusqu'aux plus hauts sommets de l'art, apportant ainsi à la littérature moderne du piano des contributions aussi diverses que riches. Que l'on songe plutôt à ce que furent, dans le domaine particulier du piano, un Franz Schubert, le créateur de la « miniature » musicale, — un F. Mendelssohn-Bartholdy que sa distinction innée et son éducation raffinée éloignèrent de tout contact vulgaire, — un Robert Schumann, enthousiaste, audacieux et pourtant amoureux de l'intimité, —

¹) Hugo Riemann, *Geschichte der Musik seit Beethoven* (1901). V. p. 308, le paragraphe consacré aux « maîtres de l'étude », auquel nous empruntons du reste la matière de ces lignes.